

revint se reposer dans ses foyers, de ses travaux inutiles mais glorieux. Il arrivait à Angers le 14 octobre. Le 15, M. Subileau, accompagné de tous ses professeurs, allait le remercier de son dévouement à la cause du pouvoir temporel. M. de Quatrebarbes vibra toujours d'une espérance invincible. Il crut toute sa vie à l'avènement prochain de Henri V. Vaincu d'Ancone, il ne vit dans les événements ni la trahison, ni l'irrésistible force des idées nouvelles, mais seulement des résultats de la peur et de la stupidité : il resta convaincu que la cause du pape-roi jouirait bientôt d'un éclatant triomphe.

A lui comme à beaucoup d'autres, la nécessité de la monarchie temporelle du Souverain Pontife apparaissait non pas seulement comme une certitude mais comme un dogme presque de foi. Dieu ne pouvait pas la laisser périr, il demandait tout simplement, pour la conserver, une vive manifestation de foi, un effort d'énergie, de grands sacrifices, prix de la victoire. Ces sacrifices étaient sollicités partout et depuis longtemps. On organisa une croisade de prières, on prêcha une croisade réelle. Des enrôlements furent sollicités. Penchée sur d'austères livres de leçons et sur ses cahiers de devoirs la jeunesse cléricale rêvait au sort du patrimoine de Saint-Pierre. La ruine des Bourbons de Naples semblait rendre celle de Pie IX imminente. Alors, de tous les pays catholiques des volontaires partirent pour défendre Rome menacée. Mongazon donna son contingent. Les fils des nobles Vendéens sentirent s'éveiller en eux l'ardeur de leurs ancêtres. Un élève de seconde écrivait à son père :

« Je viens aujourd'hui te demander une permission qui ne doit point t'étonner de ton fils ! Déjà, depuis bien longtemps, je trouvais dans mon cœur une pensée, mon projet que je ne voulais pas mettre à exécution avant d'y avoir réfléchi et d'avoir consulté mon directeur, malgré quelques objections..... Là, je reconnais la volonté de Dieu : je veux, avec ta permission et celle de ma bonne mère, aller défendre le Saint-Père. Oui, je veux, avec ton consentement, aller me montrer digne de mes nobles aïeux, en un mot, je veux me montrer digne d'un grand-père qui sut tout sacrifier, même ses enfants — je parle de 1830 — pour sa religion et son Roi ! Tu me parles de mes études ; oui, sans doute c'est un sacrifice pour l'avenir ; mais Dieu s'est bien autrement pour nous sacrifié, il a versé son sang pour nous jusqu'à la dernière goutte, et moi je ne serais pas capable d'en faire un petit sacrifice pour lui ! Après tout, suis-je moins avancé que mes oncles qui partaient en 1830 ?

« J'ai seize ans ; nombre d'autres jeunes gens partent au même âge, et puis mon grand-père ne sut-il pas garder la fidélité à son Roi lorsqu'il fut sur le point d'être guillotiné à Saint-Malo au même âge ? Tout me dit que je dois partir, principes, honneur, et la beauté de la cause. Je t'en prie, ne veuille point me refuser cette grâce, je ferai de sorte que tu n'aies pas à t'en repentir. Tu verras si je me montrerai digne de ma famille. A l'œuvre on connaît l'artisan ! Veuille bien accepter le défi et alors tu verras si ton fils est digne du nom qu'il porte (1). »

(1) Lettre du 27 janvier 1861.